

Elle jeta un long regard vers le lit où sous le drap se profilait le corps rigide de Jean-Marie, et elle ajouta :

—Le dévouement, l'oubli de soi, c'est encore ce qu'il y a de meilleur au monde ! . . .

## XII

## LA MARQUISE ABEILLE

Mme de Gesdres, née Abeille Gérard, était la fille de ce savant fameux auquel la science doit les premières grandes découvertes expérimentales sur l'organisme humain. Mais, à cette époque, les savants ne faisaient pas fortune ; la pensée de s'enrichir ne se mêlait pas à la préoccupation de leurs études ; ils restaient dans un ordre d'idées plus noble, plus élevé : aussi, le plus souvent, leur situation pécuniaire diminuait-elle peu à peu, en raison de l'importance de leurs découvertes et de leurs travaux. Romain Gérard, fils d'un intendant du marquis de Gesdres, était venu s'installer à Paris, cédant à une vocation irrésistible. Tandis que son cours du Collège de France faisait une sorte de révolution par les principes nouveaux qui étaient les siens, pendant que ses théories bouleversaient le monde savant, que son nom arrivait à un éclat de gloire extraordinaire, même de son vivant, son intérieur, entre sa femme et sa fille, restait modeste, humble comme celui d'un obscur et misérable employé. La femme succombait à la peine en essayant de faire vivre le pauvre grand homme, en disputant aux coûteuses et journalières expériences le pain de la maison, épuisée par les luttes et les angoisses de toutes sortes. A cette époque, le fils du marquis de Gesdres, Pascal, l'unique héritier d'une fabuleuse fortune, était à Paris, où il achevait ses études au lycée Louis-le-Grand. Romain Gérard était son correspondant, et le faisait sortir chez lui. Dans cet intérieur toujours géné, mais de courants si haut, si élevé ; en contact avec cet homme que les plus vastes pensées préoccupaient sans cesse, ce qui devait se produire arriva :

Pascal, doué également d'une vaste intelligence, s'éprit des théories de Romain Gérard ; comme lui, la chimie, la physiologie, la biologie devinrent ses passions, pour lesquelles le sommeil lui-même s'enfuit de ses nuits. Faire des découvertes comme celui qu'il appelait son maître, arriver aux causes inconnues jusqu'ici, où gisent la vie, la sécurité, le développement humains . . . quelles ambitions faites pour tenter une nature aussi généreuse que celle de Pascal de Gesdres. Mais avec les aperçus aussi particuliers que profondément absolus qu'avait le vieux marquis, il est probable que jamais Pascal n'eût pu les satisfaire, ses ambitions, si tout à coup il ne se fût trouvé en possession de sa liberté et de sa fortune par la mort subite de son père.

Il venait d'avoir vingt-deux ans.

Les derniers devoirs rendus au marquis, en Gascogne, et ses affaires à peu près réglées, il revint à Paris, où dans l'étroit logis de son oncle, il passait de si courtes, de si passionnantes journées, derrière ces bœufs et ces alambics.

Aussi distrait que Romain Gérard lui-même, il ne voyait ni la gêne étroite de l'intérieur, ni les luttes de la pauvre Mme Gérard, que l'idée poignante de ces quatre mots "joindre les deux bouts" terrassait chaque jour un peu plus profondément. Pas davantage, il ne remarquait la douceur extrême d'Abeille, qui, de toute son intelligence, aussi bien trempée que celle de son père, aidait sa mère dans sa rude tâche qu'elle accomplissait si rigide.

Un jour Mme Gérard mourut à la peine.

La façon dont Abeille soigna sa mère, sans un mot ni une plainte, frappa Pascal.

Pour la première fois il s'avisait de la regarder.

Sans être absolument belle, Abeille avait une distinction et une grâce extrêmes. Sous le front largement développé de son père, brillaient de splendides yeux bruns qui étaient si grands et si beaux qu'ils semblaient lui manger tout son mièvre et pâle visage. Les vingt-trois ans de Pascal ne pouvaient rester indifférents au charme et à l'intelligence de Mme Gérard. Un matin, en arrivant plus tôt qu'à l'ordinaire, il la trouva faisant seule une expérience à la place de Romain, retenu ce jour-là au Collège de France. Il examina attentivement la façon dont elle procédait, et resta stupéfait.

Mais elle comprenait ce qu'elle faisait . . .

Très bien même ! . . .

Était-il possible qu'un cerveau de la femme, ces êtres jugés par lui jusque-là si inférieurs, si enfantins, fût capable d'un semblable résultat ! . . .